

SALAH KHELIFA

99 SONNETS

(et 3 autres poèmes)

ÉDITIONS DU BARCIDE

AU NOM D'ALLAH LE MISÉRICORDEUR, LE MISÉRICORDIEUX

- 1-Lis au Nom de ton Maître qui a tout créé ;
- 2-Qui a créé l'Homme d'un caillot de sang.
- 3-Lis ! Et ton Maître le plus Généreux
- 4-Par le calame a enseigné
- 5-À l'Homme ce qu'il ignorait ;
- 6-Non-da ! L'Homme dépasse assurément les limites
- 7-Pour peu qu'il s'enrichisse.
- 8-En vérité à ton Maître est le retour.
- 9-As-tu vu celui qui empêchait
- 10-Un serviteur de pratiquer sa prière ?
- 11-Penses-tu qu'il soit dans la bonne voie ?
- 12-Ou qu'il incite à la piété ?
- 13-Ne vois-tu pas qu'il traite Nos Signes d'imposture et qu'il Nous tourne le dos ?
- 14-Ignore-t-il qu'Allah voit tout ?
- 15-Non-da ! S'il ne met pas fin à ses agissements, Nous le traînerons par le toupet ;
- 16-Toupet menteur et pécheur.
- 17-Qu'il appelle donc ses acolytes à l'aide !
- 18-Nous manderons les anges de la Géhenne ;
- 19-Non-da ! Ne le suis pas, prosterne-toi et rapproche-toi !

Le Coran, XCVI, [Al-Alaq] le Caillot de Sang, 1-19

À TOUS LES OPPRIMÉS DE LA TERRE

1-LA FUITE

Je fuyais le palais du sultan, ses sérails ;
En sautant par-dessus une vieille muraille,
J'échouai près d'un gosse aux yeux crevés de Braille ;
Un serpent d'acier noir gémissait sur ses rails.

Ténébreux, je courais aux caravansérails ;

Un gardien brandit vite un gourdin de ferraille
Dans la foule excitée en fureur qui le raille :
« Maudit sois, damné tu, larbin des Gassérais ! »

Comme un fou, le gardien du sultan s'essoufflait.
Sur le bourg réveillé, le simoun ressoufflait.
Dans le ciel s'épandait sang pleuré par la brise.

Je courais comme un fou, le regard vaporeux.
Brusquement, je choisis vite, un djinnon : « Qu'on le brise ! »
Un Targui m'a percé de son œil bleu, poreux.

El-Menzah VII, le 14 septembre 1995

2-LE CANTIQUÉ ANDALOU

Ayant tiré du puits romain mon vieux dalou
Qu'un berger a cousu sur les bords de la Tormes
Dans la peau d'un gros bouc aux regards plus qu'énormes,
Je m'étais rappelé le cantique andalou.

En chasuble un curé de moi fut bien jaloux ;
Ardemment, il alla sangloter sous deux ormes
Au feuillages assoiffé, aux troncs lourds et difformes ;
Un braconnier sanglant criait ses hallalous.¹

Mon dalou retiré, j'y trouvai un scorpion,
Je me souvins alors du temps où j'étais pion ;
Éploré, le curé se tordait sous la fièvre ;

Je pleurai à mon tour : je n'aime pas qu'on pleure ;
Dans le bois détala un perdreau ; fut-ce un lièvre ?
Rentre alors, me dit l'Ange ; allons donc mais c'est l'Heure.

El-Menzah IX, café Bella Vita, le 14 septembre 1995

3-LE LÉPREUX

Il est fou de douleur dans ce grand lazaret ;
C'est l'imam du douar traversant la garigue
Qu'un oued paresseux de son eau chiche irrigue,
Qui mena le lépreux loin du haut minaret.

On raconte au douar qu'il couche au cabaret,

¹ -Hallali.

Que son pain est rassis, qu'il rêvait d'une figue,
Que tout ivre à Tunis, il dansait prompt la gigue
Jusqu'au soir où l'œil rouge il perdit son jarret.

Dessus une araba, par un matin d'automne,
Il retourne au douar et le douar s'étonne
De voir bien revenir ce têtue fanfaron ;

Aussitôt on apprend qu'un feu lent cuit sa peau ;
En vain, pout lui l'imam pria le Dieu d'Aron...
Enfin le lazaret et la mort sans pipeau.

El-Menzah VII, café l'Émir, le 15 septembre 1995

4-L'ARTISTE MIRACULÉ

Voici venir l'artiste à la voix monocorde ;
Il est dégingandé, son œil rempli de fiel ;
Il vient de confesser quelque péché véniel
Et d'implorer d'Allah Pardon, Miséricorde.

Son péché ? Funambule, il marchait sur la corde

Qu'on avait haut tendue, qui frôlait lait du ciel ;
Son regard épingla un regard couleur miel :
« Vierge en rut, est-ce à moi que ton cœur on accorde ? »

Et l'artiste un instant a perdu l'équilibre ;
On le vit un moment plané, envolé, libre,
En sang vif, aplati tel un rat misérable ;

De sa voix qui tonna il cria : « Dieu Vivant
De l'olive éplorée et du chant de l'érable,
Sauvez-moi par Vos Noms plus subtils que le vent ! »

Ibidem, le 15 septembre 1995

5-RÊVE ÉTRANGE (1)

Je rêve assez souvent que je joue au trictrac
Dans un pré vaste et lourd où errent des aumailles
Avec autour de moi, en haillons des marmailles
Qui jouent avec gaieté d'un curieux bric-à-brac

Qu'on ogre a déversé un soir de vent en vrac ;

Le pré vaste alors fut orphelin de semailles ;
Un charmeur de serpents y tendait donc les mailles
De ses fils barbelés ; je me dis : « Oh, le crack ! »

Puis s'arrête mon jeu ; commence une bagarre
Entre l'ogre en courroux et le chef d'une gare ;
Une langue de feu lampe le macadam ;

Dans le ciel surchauffé jaillit un cri immense ;
Mais qui court à pas creux ? Qui est donc ce quidam
Mystérieux et cornu ?...Mon rêve recommence.

Le 15 septembre 1995

6-LE RÊVE ÉTRANGE (2)

Par un jour éploré, je traversais un parc ;
Le sultan y trônait dessus une coupole
Qu'un maçon a bâtie près de la nécropole
Où s'endort le Roi Pieux embrassant l'Enfant d'Arc.

Traversais-je un vrai parc que lorgnait l'Acropole?

Qui était ce chasseur accroché à son arc ?
Ô Seigneur ! Pourquoi donc tirait-il sur saint Marc ?
La Voix dit brusquement : « C'est l'ogron de leur Pôle. »

De ma couche enfumée j'allumai ma bougie ;
Je me frottai la main que mon pleur a rougie ;
Lève-toi, dit ma femme et sa voix bien chantante :

« Ton café, le voilà, ta tartine et croissant ! »
[Un molosse aboyait lacérant une tente
Et le bruit de la rue allait bon train croissant].

Le 16 septembre 1995

7-MISERERE

À l'ombre d'un figuier un gros Portoricain
Tranchait de sa dent noire un oignon et une ache
Qu'il avait dérobés à une maigre vache
Qu'on devait immoler pour l'Ogron Africain.

Le soir était occis ; un chant dominicain

A rempli nuit sanglante ; une voix : « Ô ganache,
Moudras-tu encor l'ache et l'oignon ? Alors sache
Que sorcier blanc viendra de l'Antre Armoricain ! »

Le gros Portoricain au vent ouvrit la bouche ;
Il en sortit en sang une guêpe, une mouche ;
J'en restai interdit et le vent brisa chaîne.

La nuit triste avança et l'astre s'est éteint ;
L'olivier se cacha, le figuier et le chêne ;
La forêt apeurée était tue au matin.

Café Latîf, le 17 septembre 1995

8-LE TRIOMPHE D'ÉNÉE

Il reviendra couvert de lauriers, ton Énée ;
Il aura délivré ton alezan sanglant,
Ton taureau que gifla le sirocco cinglant
Qui chantait tristement la chanson surannée.

Ton veau blanc reviendra et ta vache adonnée

Au taureau tout en rut reviendra en beuglant ;
Gavez-les de froment, le chêne ort n'a qu'un gland,
Puis chantez hosanna, Sœur aînée Irénée !

Votre Énée est venu tout lauré par la gloire ;
La vague a chantonné sous les bords de la Loire
Et la cloche en fureur accrochée à Chambord.

Irénée était gaie et chantait d'allégresse :
Sur sa barque Énée ivre écrasait le tribord ;
À ses pieds ballottés sanglotait sa négresse.

Café Latif, le 17 septembre 1995

9-EXTINCTION DANS L'AMOUR

Rossignol, chante aussi ! En ce soir, vois je vague
Lentement, lentement sur le ciel goguenard ;
Doucement, l'Ange a dit : « Oins-toi donc de ce nard
Qui s'accroît au Tasnême et fleurit sous sa vague ! »

J'entends rire un artiste et l'on dit qu'il divague :

Il blasphème en riant ; qu'avait fait Fragonard ?
Loin de moi, j'ois frémir un frileux lupanar ;
Mon esprit vaguait loin, ma pensée était vague ;

Un vieillard vite a dit : « Regardez ce fol ivre ;
Regardez son bouquin écorné, c'est un livre
De magie ; arrêtez ce sorcier qui vous drogue !

Regardez, observez son regard noir qui fume
Et sa dent aiguillée et son nez rouge et rogue ! »
L'Ange alors me redit : « Le Coran te parfume. »

El-Menzah VII, café Lobna, le 18 septembre 1995

10-SOUVENIRS DE TROIE

Tu demandes pourquoi je pense encore à Troie ;
C'est que je n'aime pas l'odeur du spadassin
Ni son cheval ventru, nerveux, plus qu'assassin,
Bardé de crocs ténus de fer et de courroie ;

Je revois, je revois le Démon Blanc qui broie

La cité de Priam abreuvée au Bassin,
Son armée en fureur, en sang sans mocassin
Qui guerroye, assassine et guerroye et guerroye.

Quand je pense onc à Troie, je rougis, je frissonne
Et il pleure en mon cœur ; une peur lourde y sonne ;
Je demeure étourdi, la bouche à peine ouverte.

Tu demandes pourquoi je pense encore à Troie,
À ses prés empourprés où se meurt l'orge verte :
Je hais, je hais toujours le sang que l'on charroie.

Café Lobna, le 18 septembre 1995

11-LE CORRÉGIDOR

Il reviendra un jour le tors corrégidor
À moustache enflammée, au regard intrépide ;
À la bouche il aura du couscous insipide
Que sa femme aura cuit au feu de Thermidor ;

Il longera, vois-tu, un tortu corridor

Où s'endort le condor à l'ergot ord, cupide ;
À vous il sortira, l'œil ardent et limpide,
Son molosse en furie acquis au Labrador.

La peur vous saisira dans la nuit bien tremblante
Car le corrégidor parlera à voix lente :
« Officiers, je condamne à la mort qui vous race,

Je suis juge impartial, vous buvez, buvez sang
Pis que loup, que renard, que serpent qui s'encrasse ;
Vos chefs seront brisés ; mon arrêt est décent. »

El-Menzah IX, café Bella Vita, le 18 septembre 1995

12- LA FLEUR BLEUE

Je marche dans la rue comme en une fournaise ;
À pas lourds, je m'en vais dans le vent, tout barbu,
Le regard mal éteint, le cerveau bien fourbu ;
Dans ma tête affamée pâture une punaise.

Devant moi, la fleur bleue se pavoise à son aise

Au sentier ombragé, épineux et herbu ;
Le grillon au sillon, son courage étant bu,
S'étrangle en regardant l'araignée japonaise.

Qui pourra donc cueillir la fleur qui se pavoise ?
« Pour cela, dit le pîr, pas de chanson grivoise
Au mois saint du carême ou pendant vingt-sept jours. »

« J'ai suivi ta sagesse, ô saint homme aimant Dieu
Et la fleur se pavoise au sentier gras, toujours. »
« Vite emplis ton cœur sain des parfums de l'adieu ! »

Café Bella Vita, le 18 septembre 1995

13-NAISSANCE D'UN SONNET

Au sillon, le grillon a pleuré sous son plaid,
Le mulet éclopé qui se frotte à la pie,
L'oiseau noir et grossier dont on dit qu'il pépie ;
L'agneau geint au guéret et le veau maigrelet.

Tout pouilleux, un élève aussi noir qu'un grelet

Jette au seuil de leur porte un bouquin jaune impie
Où l'on moque aisément les chansons du Roi Pie
Qui prônait le pain d'orge et le lait aigret.

L'oiseau noir chante alors qui s'ébroue près du loup ;
Dans ce cœur sans vigueur cet oiseau plante un clou ;
Sifflera dans un arbre un simplet sansonnet

Et le vent soudain siffle et m'insuffle un vieux chant ;
Dans ma tête en sillons prend racine un sonnet
Qui mourra lentement comme un rai du couchant.

El-Menzah VII, café Lobna, le 19 septembre 1995

14-LA LUTTE CONTRE LA VIPÈRE

Il reviendra ce soir l'héritier de Néron
Sur un cheval fumant, courant à pas de course ;
Il quittera bientôt le cœur de la Grande-Ourse ;
Son cheval couleur feu passera l'Achéron ;

Quittez donc vos parvis et fuyez ce perron !

Oyez-vous cet Ogron dessécher eaux de source ?
Ce Brigand à cheval jette aux chiens fleurs de bourse
Et le flot qui frémit dans l'oued au Héron.

Je prendrai le couteau aiguisé de mon père ;
Je fuirai ma cahute et tuerai la Vipère ;
C'est alors qu'on ouïra mon cantique aux églises ;

On priera vite Allah aux mosquées sentant l'ambre ;
Toi qui pries Allah Seul, je voudrais que tu lises
Évangile et Thora plus Coran dans ta chambre.

Café Lobna, le 19 septembre 1995

15-LA PEUR ENVAHISSANTE

Wali, reconnais-tu cette lueur plaintive
Qui jaillit mollement du jeunet bûcheron,
Puis se fond doucement comme au froid le ronron
D'un chaton sauvageon de tribu primitive ?

Wali, reconnais-tu cette voix fugitive

Que vomit un gosier d'apprenti forgeron ?
Elle a fui lentement comme un gai moucheron
Qui tournoie sur le thym, l'aile atone et chétive ;

C'est que fleur et froment ont perdu leur couleur
Depuis que parmi nous revint le Rémouleur ;
Wali, voilà pourquoi partout la Peur s'installe :

Au hammam, dans le souk animé, dans la rue,
Au café, dans le temple embaumé, dans la stalle,
Au guéret où le bœuf désapprend la charrue...

El-Menzah VII, café Latîf, le 19 septembre 1995

16-SAINTE-RÂBIA

Bassora l'a vu naître un soir long où l'or baisse ;
Elle a nom Râbia qui connut le trottoir ;
Elle était envoûtante, elle avait le sautoir
Du Marchand que gavaient sein en fleur, bouillabaisse...

Or un jour Râbia a jugé qu'on l'abaisse

Par les mil présents d'or...qu'elle a mis au foutoir ;
Treize enfants de joie orde en riaient au dortoir :
« Râbia, voudrais-tu t'habiller comme abbessse ? »

Râbia répudia cet amour pour le monde ;
L'Amour Saint du Seigneur l'a rendue plus que monde ;
Il l'avait transmuée en enfant saine et sainte.

Je voudrais tant l'aimer cette aimée d'Allah l'Un ;
De lumière est sa tête et son âme en est ceinte ;
Mon vide est rempli par de fins grains d'alun.

Ibidem, le 19 septembre 1995

17-LA LIGUE ÉCOLOCIDE

Le géant de l'abîme a rempli sa blette urne
De chants gras qu'on fredonne et que nul n'a appris ;
Par un soir d'hiver sec, à pas lents, je surpris
Un ami du géant s'adressant à Saturne :

« Égorgeur de chants doux, astre errant et nocturne,

Vite occis libellule et ce gros malappris !
J'ai trouvé dans l'abîme un cobra que j'ai pris ;
Dans sa peau je coudrai volontiers mon cothurne ;

Je répands le trépas sous le pied qui le porte ;
La cigale en fureur, le grillon, le cloporte
Seront donc écrasés sous le pas du géant.

Ô Saturne, amant fou, serais-tu si morose
Pour noyer dans l'abîme infernal et béant
Oliban, romarin, myosotis, chants de rose ? »

El-Menzah VII, café Lobna, le 20 septembre 1995

18-LE GLADIATEUR OU LA FOULE MÉCONTENTE

Quand le fou gladiateur s'éloigna des arcanes
À pas lents, mesurés, le rictus disgracieux,
Il serrait prudemment son filet séditieux ;
D'applaudir la canaille au cirque ord, gros de Cannes.

Le lion moquait traits qu'éjectaient sarbacanes ;

Que vit-il brusquement ? Le poison pernicieux
Terrassa lion moqueur, blasphémé par les cieux...
Dans le cirque attendaient vingt-deux loups sur leurs cannes.

Sais-tu pourquoi la foule eut le gosier usé ?
Le combat était bref : le gladiateur rusé
Vite occit son lion grâce à son stratagème...

Une immense clameur jaillit des voix éteintes ;
Les cent mil spectateurs avaient goût de sel gemme
Sur la langue et la lèvre asséchées et déteintes.

Ibidem, le 20 septembre 1995

19-LE RÊVE ÉTRANGE (3)

(Sonnet composé en rêve à l'aube du 20 septembre 1995)

Je rêve assez souvent qu'un puissant labrador
A des pattes de feu, une queue de vipère,
Une gueule édentée qui toujours vitupère...
Qu'il saccage la fleur et qu'un noir cobra dort.

Je fais souvent ce rêve étrange qu'un bras d'or
--Levé par le sultan dont nul n'a su le père--
Fait bouillir mon sang vif, qu'un chant doux le tempère
Et qu'un ours le répand dans un long corridor.

Dans ce rêve effrayant qui me fend le regard,
Avec la peur au cœur sans vigueur et hagard,
Je vadrouille orphelin dans les champs d'Iéna,

Que je suis vainement le bonnet Bonaparte
Et qu'au flanc des Aurès, je voyais Kahéna
Qui criait aux abois qu'elle était née à Sparte.

Café Latif, le 20 septembre 1995

20-RÉTROSPECTIVE

J'errais sur les trottoirs raboteux, rue de Bièvre ;
Dans mon chef chantaient vingt-neuf pots de bon vin
Qu'Échanson du Seul Roi m'a donnés, rue Calvin ;
Tel un gris charretier, je hurlais un chant mièvre ;

Devant moi, des remparts détala un gros lièvre

Et puis deux et puis trois, je comptai jusqu'à vingt ;
Je voulus attraper hase en rut mais en vain :
Dans mes pieds s'enfonçaient les ergots de la fièvre.

Mon épouse au regard aiguisé : « Lève-toi !
N'entends-tu pas la pluie clapoter sur le toit ? »
Je descends de mon lit, la nuit meurt, le coq chante ;

Je contai donc mon rêve à ma femme attentive ;
Au-dehors bourdonnait une abeille alléchante ;
Un mendiant modulait sa voix lourde et plaintive.

Ibidem, le 20 septembre 1995

21-L'ERRANT

J'étais assis pleurant à l'ombre d'un bouleau,
Au fond d'un bois lugubre (on l'appelle une lande) ;
Je ne sais si j'étais à Navarre, en Hollande ;
Je pleurais chaudement, les pieds trempés dans l'eau.

Depuis la mort de l'Astre, j'égarai mon boulot ;

Mon patron m'a parlé d'embaumer la calende ;
Son épouse ignorante au prénom de Rolande
Promet de m'en offrir : « Que te fait ton Boileau ? »

Après la mort de l'Astre j'allais à la fabrique ;
Sans boulot, du patron je conduis la bourrique...
On me dit ce matin que Rolande trépassé ;

La poitrine agriffée, l'œil poreux et tordu,
J'erre autour du château qui piétine une impasse ;
Ah, serais-je enragé par un chien noir mordu ?

Tunis, café de Bâb-al-Falla, le 20 septembre 1995

22-INSPIRATIONS DE SOUK

J'étais assis pleurant dans le souk en vacarme ;
Le vent griffait la fleur rabougrie du plateau
Et la reine endeuillée voguant sur son bateau
Eut offert onde amère à ses yeux sans nul charme.

Oh, le prince impubère eut acquis bien une arme

Au marchand inconnu, caché dans son château ;
Pour voler le feu blanc de Gauguin, de Watteau,
Le faux peintre écrasait sur sa joue une larme.

Je pleurais dans le souk ; il fait noir et l'on crie ;
Sous la voûte en sanglots Abraham pleure et prie ;
Que la nuit est fripée, émaciée et atone !

Dans le souk, je pleurais qu'on volât mon benjoin,
Mon thym vert narguant vents de simoun ou d'automne ;
Je pleurais le trépas d'Omar Saint qu'archange oint.

El-Menzah VII, café l'Émir, le 22 septembre 1995

23-LE SORCIER

Il viendra le sorcier, le crâne ord bien tondu ;
Il vomira son chant, jouera d'une cymbale ;
Avec lui les sorciers danseront leur cabale
Car au mont des Chardons le verglas a fondu,

Car le coq de la Grotte échançrée a pondu
Un caillou couleur ronce aussi gros qu'une balle
De foin vert ; le cœur fou, le sorcier fuira Bâle
Et son antre égoutté où l'on dort tout tordu.

Mon épouse effrayée faiblement me murmure :
« Tais-toi donc, tais-toi donc, méfie-toi du murmure
De cette eau qui s'endort au fond creux de l'oued ;

Le sorcier à cymbale est venu tard ce soir ;
Il fuira vite Alger, il fuira Bâb-el-Oued. »
--Il sera écrasé sous l'antique encensoir.

Ibidem, le 22 septembre 1995

24-LE PRÊTRE DES SORCIERS

Le prêtre des sorciers dressait la tente rêche
Où ce soir couchera son enfant au pied bot ;
Un sorcier plus malin lui promet un sabot
En bois de sycomore à la feuille encore fraîche ;

Le démon souterrain refusa bien sa crèche
À l'enfant au pied bot et lui fit un tombeau ;
Le prêtre des sorciers, dessus son escabeau,
Sanglota préparant simplement son long prêche ;

Tous les soirs des jeudis il montait sur la croupe
Du cheval qui piaffait au-dessus de sa troupe...
Et les cris éplorés sous le ciel orphelin ;

La fleur blanche, il l'étrangle, étranglant vert le thym
Et l'onde allègre et bleue et l'éclair hyalin...
Des sorciers le prêtre a pris la fuite un matin.

Ibidem, le 22 septembre 1995

25-LE PASSAGE DE L'ARCHANGE

Quand l'archange a volé en frôlant sa chaumière,
Tout heureux, le semeur qui plantait du houblon,
Vit sa femme accourir en portant l'enfant blond,
Dans sa dextre un bouquet au parfum de trémière ;

Pourquoi donc accours-tu, ô vaillante fermière ?
« Mais j'ai vu des halos lumineux et oblongs ;
Ta mère octogénaire et moi, nous nous troublons ;
Sache époux bienheureux que je vis la Lumière ! »

Tout heureux, le semeur jeta loin sa faucille
Car devant son regard un fanal clair vacille :
« Ils sont là les halos et viens donc qu'on s'embrasse ! »

Quand l'archange est passé parfumant le ciel bleu,
Tous les bœufs s'ébattaient près la fleur verte et grasse ;
Guillerets se pressaient les coqs blancs queue leu leu.

Ibidem, le 22 septembre 1995

26-ASTRES

Le phaéton du soir échappait à Hercule ;
La nuit était aveugle et le fier firmament
Sanglotait en fumant ; il perdit son amant,
L'astre ailé qui occit l'ogresse au crépuscule

Car devant l'astre antique ogron du roi recule
Pour cacher dans la grotte or, bijoux et diamant
Volés de sacs de jute hérités du Normand :
Astre ailé, me voici dépouillé sans pécule !

Cependant l'astre sage à l'ogre envoie sa dague ;
Ogron du roi vomit du sang et perd sa bague ;
Hurle ogresse et se noie enfin donc dans ses flammes ;

L'astre rouge est occis...Qui marche à pas de laine ?
Tout au loin, j'ois chanter d'exquis épithalames
Et mon luth de Trouvère éloigné de Verlaine.

Ibidem, le 23 septembre 1995

27-ALEXANDRE ET SON ARMÉE

Vois venir cette armée épuisée, Alexandre
Évitant patiemment bateliers, gouffre amer ;
Alexandre, a-t-on dit, ne vient pas de la mer
Dont il hait la couleur accrochée à la cendre ;

Elle épand en son cœur les longs pleurs de Cassandre ;
L'empereur cependant aime un chant de Sumer
Et l'éché pour les siens sans parler du roi khmer
Qui enfourche un loup roux pour jamais n'en descendre.

Elle est passée l'armée du roi macédonien,
Transportée par l'autour sur le vent ionien ;
Alexandre à cheval perd gaieté, perd souris

Et pourtant conquérant des Persans et de Chine ;
Sur ses bras qu'on dit gras gambadaient deux souris...
Dans le vent en furie il courbait son échine.

El-Menzah VII, café l'Émir, le 23 septembre 1995

28-LA FORÊT DE LA VIE

Alors on vit sortir de l'onde en surnageant
Le marin estropié, à la voix gémissante ;
Au lointain, l'autour noir entama sa descente
À l'enfer souterrain qui gardait cet argent

Dérobé par votre homme au regard tout changeant ;
Le vautour au bec courbe attaqua la passante
Qui marchait sagement en chantant sur la sente ;
Efflanqué, le loup gris en voulait à la gent.

Je grimpai promptement sur un vieux sycomore ;
Mon burnous était froid car j'étais au bain maure ;
Je tendis mon seul arc décochant droit ma flèche

Qui tua l'autour noir, le loup gris, le vautour ;
Loin de moi, dans les fleurs un chaton blanc se lèche
La babine et regarde apeuré tout autour.

Ariana, café Al-Alia, le 24 septembre 1995

29-LA VOIX ET LA DJINNESSE

En tremblant, la djinnesse a vomi sur la foule
Du feu noir plein la bouche ; elle ascend le pied joint
Sur la voûte azurée où le bel archange oint
La Pieuse Az-Zahra que l'immense amour soûle.

Un jeunet tourterreau tremble en pleur et roucoule ;
La Voix dit : « Désormais on prendra ton benjoin,
Ton thym vert et ton musc... »À l'oiseau elle enjoint :
« Oins donc tête, oins onc bec de ce musc qui s'écoule ! »

En tremblant, la djinnesse a vomi sur l'oiselle...
L'onde assagie vagit après la demoiselle
Qui recherche la Voix que son amant ignore

Et la Voix dit enfin : « La djinnesse mourra. »
--De cristal est sa corde, elle est tendre et sonore--.
Entend-on l'archange oint déclamer son hourra ?

Ariana, café Al-Alia, le 25 septembre 1995

30-LA DJINNESSE

La djinnesse en fureur bat donc l'air de son aile ;
Ses regards de sorcière inquiétants, corrosifs
Font pleurer les figuiers, les cactiers chez les ifs
Et les mil palmiers fiers à l'odeur de cannelle.

Dans un champ à chardons bêle encore une agnelle ;
Elle vague au champ gras comme font les oisifs ;
La djinnesse en colère et ses djinns dits Zafs, Zifs
La foudroient de leurs voix et foudroient coccinelle

Qui, rampant alourdie dans le champ que l'on creuse,
S'est figée brusquement en sueur, bien fiévreuse ;
Une abeille a pris peur que djinnesse la tue ;

Le soleil apeuré rentre alors crocs et griffe
Et se couche agité sur la terre abattue ;
Dans son chef bouillonnant apparut l'escogriffe.

Ibidem, le 25 septembre 1995

31-LE REFUGE

J'ai rêvé de la grotte où se cache un gros cerf
Sur les cornes duquel dort une libellule
Et j'y vois tout chenu le hibou qui hulule
Aussitôt qu'homme en noir éventre le placer.

J'ai rêvé de la grotte où l'on donne un concert
Pour danser sur deux mains la danse molle et nulle ;
Ma grotte est à l'abri d'homme en noir qui se brûle ;
Pourquoi n'y vas-tu pas ? me dit l'ami Nasser.

Je prendrai ce hachoir, ai-je dit dans mon rêve ;
Je tuerai l'homme en noir ; il attend sur la grève
Les pêcheurs bien fourbus ramenant trois poissons ;

J'épandrai sur son chef dix-huit grains de safran :
Le soldat qui brisa le ciboire à Soissons
À son tour eut le chef fracassé par le Franc.

Ibidem, le 25 septembre 1995

32-PRIÈRE MYSTIQUE

Le soupir de l'archange et sa divine haleine
M'ont parfumé le cœur et l'ont soudain conquis ;
Le saint m'a caressé de son regard exquis ;
Seigneur ! Je n'envie plus le nocturne phalène ;

Foin de ce magicien que le pou mord à l'aine,
Imitant les sultans, les émirs, les marquis,
Se vantant d'avoir seul un savoir bien acquis,
De voler privé d'aile au-dessus de la plaine !

Saint Allah, oins mon chef du chant doux de Ta Brise !
Saint Allah, Ton Amour m'ensorcelle et me grise ;
J'avouerai humblement que je suis Ton esclave ;

Ô Seigneur, je voudrai tant chanter Ta Lumière ;
Je voudrais que Ta Main me dégrasse et me lave
Et m'abreuve à jamais, pour toujours d'Eau Première !

Ibidem, le 25 septembre 1995

33-LES VIVATS

Vive le romarin, vive la campanule !
Brayait à pleines dents mon rouge bourricot ;
Vive le poisson frais et vive le fricot !
Criait l'esclave hellène à la bouche en lunule.

Vive l'astre argenté, fredonnait Sœur Ursule
Dont le père est, dit-on, un Pur-Sang Moricaud
Qui, ayant fui la guerre, en garda l'ord écho ;
« Que ma vie de soldat, geignait-il, était nulle ! »

Vivent l'ambre et le musc ! vive le myrte vert !
Répétait dans l'alcôve un amant de l'Hiver
En jetant de l'encens au canoun plus qu'ardent.

Le hibou silencieux écoutait d'une oreille
Ces vivats en cascade ; il croquait d'une dent
Un raisin mélangé au parfum de ma treille.

El-Menzah IX, café Bella Vita, le 25 septembre 1995

34-ACCÈS MYSTIQUE

*Mon front est rouge encor du baiser pur d'Omar ;
Tu m'as donc repêché de cette Arche en naufrage
Et mon cœur arraché à la dent de la rage
Qui piquait mon sommeil de l'ancien cauchemar.*

Le front rouge, asséché, je gagnai mon plumard
Ainsi que va l'agneau muet au pâturage ;
Seigneur, plante en mon cœur la vigueur, le courage
De baisser devant Toi mon vilain nez camard.

Du baiser pur d'Omar mon front perd sa sueur ;
Dans mon cœur frémissant naît la sainte lueur ;
Oui, je vois mon Seigneur dans l'immense univers.

--Mais comment est-Il donc ? (me disiez-vous sans cesse)
Et quelle est Sa couleur ? Est-Il blanc aux yeux verts ?...
--Il est Roi, le Seul Roi sans défaut ni bassesse.

Ibidem, le 25 septembre 1995

35-LE CHANT DU MUEZZIN

Ce chant du muezzin suave, exquis, nerveux,
L'entends-tu, homme pieux, dans ton cœur sans attache ?
Et toi donc, jeunet sain à la belle moustache,
Pourquoi sont hérissés tes noirs et longs cheveux ?

Ce chant du muezzin est (qu'est-ce que tu veux ?)
Oliban pour le bourg, du ciel il se détache ;
Le fellah laborieux qui va vite à sa tâche
Change aussitôt de sente avec ses trois neveux.

Mon cœur chante aérien avec le muezzin ;
J'attache au lourd portail mon fougueux cheval zain ;
Dans la salle à prières humblement je pénètre.

Que le Coran chanté d'une voix qui tremblote
Est sublime et divin ! Or depuis ma fenêtre,
Tant de fois du Seigneur j'ai rêvé d'être l'hôte.

Ibidem, le 25 septembre 1995

36-LA PEUR

L'aigle a déjà passé ; s'est enfui le trappeur ;
Le frimas l'a glacé et gelé sa calotte ;
Mais où est donc le chant que vomit la hulotte ?
S'est-elle enfuie aussi ? Le hibou a-t-il peur ?

Le sapin bien qu'enfoui a frémi de stupeur ;
L'Esquimau rouge et gras a mouillé sa culotte ;
Vois le ciel humilié qui sanglote et grelotte,
Le pays qui s'endort d'un sommeil lourd, trompeur.

L'aigle a déjà passé ; vois la glace qui fond ;
Le vautour m'a suivi : je frissonne en mon fond
Et je rêve éveillé malgré la Mort qui siffle ;

Je vois donc défiler dans la nuit vaste et froide
Âme envieuse et tordue qui me griffe et me gifle,
Puis je vois voler bas l'aigle errant qui choit roide.

El-Menzah IX, café Bella Vita, le 25 septembre 1995

37-LA PRÊTESSE ET LA DANSE DES GUERRIERS

La prêtresse avait fui emportant ses rhubarbes
Sur un dos de mulet qui mimait un zébu ;
Elle allait en chantant : « Que vive la tribu
Où dansent les guerriers sur les poils de leurs barbes ! »

Le prêtre était furieux ; ses vingt-deux juments barbes
Depuis un lustre long n'avaient mangé ni bu ;
La rage au cœur, le prêtre errait fourbu, barbu
Mâchonnant trois brins secs et brisés de joubarbes.

La danse des guerriers égayait la prêtresse
Qui se mordait la lèvre et caressait sa tresse
Attendant qu'une tombe ardemment fût rouverte.

La faim de ses juments faisait hurler le prêtre :
« Dans la vaste prairie où pousse onc l'herbe verte ? »
La Voix dit : « Elle est là piétinée par le Reître. »

El-Menzah IX, café Bella Vita, le 25 septembre 1995

38-LE CHEF DE TRIBU

Je sais pourquoi le feu brûle encor sous la hutte,
C'est que soûl le chasseur rôtit un marcassin
Que l'Indien a piégé, nu-chef, sans mocassin
Évitant le ruisseau réveillé et sa chute.

Fatigué dort l'Indien qui rêvait de cahute,
De sueur, d'ascension sur les flancs du Cassin
Où vivait un ermite appelé Pîr Ka Saint
Égrenant un cantique en jouant d sa flûte ;

Rassasié, le chasseur ne quitta sa caverne ;
L'Indien réveillé regagna sa taverne ;
De tribu ce grand chef au comptoir donc s'affale ;

Un Indien dévêtu trépigna de violence ;
Au-dehors pleura vent endeuillé par rafale ;
Il jeta cri perçant qu'attrapa la Balance.

El-Menzah IX, café Bella Vita, le 26 septembre 1995

39-À SAINTE-HÉLÈNE

Or l'ardeur de jadis a brillé chez le Faune
Qui verdit et rougit comme un caméléon,
Puis devint ténébreux ; Baba Napoléon,
Étendu, rêvassant, adossé contre un aulne

Réveilla son gardien surnommé le Béjaune
Qui était monarchiste et avait nom Léon :
« Mon épée, offrez-la à l'Aiglon de Léon !
Qu'on m'enterre en ma Corse au pleur long, au pleur jaune ! »

Ne dit mot le gardien vigilant, médusé ;
En lui-même il pensa que Bandit fut usé
Par les nuits et les jours incendiés de l'Europe ;

Une étoile a filé dans le sang étant morte ;
Le Sicaire aussitôt devint donc misanthrope
Et au nez de la ligue il s'offrit ce Cloporte.

El-Menzah IX, café Bella Vita, le 26 septembre 1995

40-AU SÉRAIL

Le sérail attend donc qu'on promulgue un édit,
Que l'émir qui se cache au divan et s'y terre
Apparaisse à la fin pour chasser sur sa terre
Suivi tôt du mufti, de l'imam, du cadi ;

Le sultan l'a promis et pourtant s'est dédit
Affirmant que l'émir perdit tête et qu'il erre ;
« Regardez ses yeux mous, ce bouquin roux qu'il serre ;
S'il pouvait renifler le Benjoin de Saadi ! »

Les longs pleurs du sérail se perdaient dans le fleuve ;
La sultane a crié : je ne veux point qu'il pleuve ;
Votre émir guérira par un temps plus qu'aride ;

Le sérail est en deuil, le harem tout en pleurs ;
De son bec un moineau émeut l'eau, la déride
Et s'en va chaparder tout au loin les Deux Fleurs.

El-Menzah IX, café Bella Vita, le 26 septembre 1995

41-LA COURSE FATALE

La princesse avait fui et repris l'escarcelle
De louis d'or, de dinars qu'a donnés le Démon ;
Il ventait, la pluie drue fouettait le Piémont ;
L'autour prit son envol imitant la sarcelle ;

Or l'émir la suivait en serrant la ficelle
Qui permet de grimper aisément sur le mont ;
L'ouragan gémissait et pleurait en amont
Comme ahane et gémit au front pur la pucelle.

Le cheval de l'émir était zain et robuste
Et le prince a fléchi promptement son clair buste ;
Il fendait l'ouragan qui sanglote en rampant ;

Le cheval hennit fort brusquement : galop cesse,
Tombe alors cavalier que sépare un empan...
Gisait mort cet émir qui suivait la princesse.

El-Menzah IX, café Bella Vita, le 26 septembre 1995

42-VISIONS (I)

Étendu, éveillé, je rêvai qu'un enfant
Va-nu-pieds vadrouillait empoignant mon gros livre ;
Fou furieux, tout baveux à un flic je le livre
Jubilant, fier de moi, le cœur gai, triomphant ;

Or Roland, Olivier caressaient olifant
D'argent fin, ciselé qui pesait une livre
Afin que l'Empereur du Païen les délivre,
De ce Maure accroché sur un dos d'éléphant,

Puis d'un gosse éclopé ma voisine ivre accouche,
Un corbeau déplumé s'est caché dans ma couche
En fuyant un renard à l'affût de son œuf.

Étendu, éveillé, fréquemment yeux ouverts,
J'entrevois même enfant habillé tout de neuf
Courir gai sous l'averse en bravant les hivers.

El-Menzah IX, café Bella Vita, le 26 septembre 1995

43-VISIONS (II)

Souvent je rêve assis qu'un foudroyant canon
Est pendu sur un bourg comme on pendrait une outre ;
Qu'un guerrier abruti dit *qu'il n'a rien à foutre*
De ce feu qui consume avec joie votre ânon ;

Qu'un chasseur éreinté regagne un cabanon
Ayant pout tout gibier un mulot, une loutre
Qu'il accroche humblement par le ventre à la poutre
Et qu'un vieux singe embrasse ardemment sa guenon ;

Souvent je rêve assis qu'on vend deçà la poudre,
Que delà parmi nous on allume un feu noir ou la foudre
Et mon cœur de pleurer comme pleure une veuve ;

Je secoue brusquement chef chenu, yeux de brume,
Nuque empesée, fanée, cou froid de terre-neuve
Et j'essaie de parler ; le vent coquin m'enrhume.

El-Menzah IX, café Bella Vita, le 26 septembre 1995

44-VISIONS (III)

Souvent je rêve assis qu'un lugubre condor
Ondioie fort méchamment sur le Mont Appalache
Cherchant une charogne éventrée sans relâche
Ou un corps jeté nu d'un puant voleur d'or ;

Qu'un taureau musculeux affronte un matador
Devant la foule gaie qui rit d'un rire lâche ;
Que l'œil du matador luit soudain ; qu'il se fâche...
Gigote un taureau noir en mon sang et s'endort.

Souvent je rêve assis que la mare de sang
Où s'endort frémissant le noir taureau puissant
Est plantée de fleurs bleues cerclant une fleur blanche ;

Que le triste condor cherche encor sa charogne,
Que puant voleur d'or a la jambe qui flanche ;
--Mais qu'est-ce que j'entends ?--Un chien errant qui grogne.

El-Menzah IX, café Bella Vita, le 26 septembre 1995

45-LA MORT DES DIEUX (I)

Quand le sphinx se leva du socle lourd, frileux,
Il vit la pyramide éplorée sur la route,
L'armée du pharaon épeurée en déroute,
Ses officiers vaincus fuir à cent queues lieux lieux,

Il se rassit alors sur son train lourd, calleux :
Horreur ! Le pharaon mâchonnait une croûte
De pain d'orge plantée au Delta qui s'encroûte
Et le sphinx brusquement eut le regard houleux ;

Il pleura longuement la mort du roi des rois.
Éploré, l'oisillon qui fuyait les grands froids
Dit au monstre humblement : vois le Nil qui s'écroule ;

Ses pleurs longs redoublaient et son cri de détresse
Étouffa fou tonnerre et tambour qu'il déroule ;
Le grand scribe alors fuit temple et dôme et prêtresse.

El-Menzah V, café des Roses, le 27 septembre 1995

46-LA MORT DES DIEUX (II)

Il est mort, il n'est plus le dieu de la Camargue ;
Son trône vermoulu, son char de bois poussif,
On les a enterrés sous un chêne massif,
Répète onc fièrement le saint homme et s'en targue ;

Un grand bourdon de fer comme éclair vole et large
De gros œufs inquiétants qui trouent le vieux Massif ;
Regardez ce bourdon qui charge un dieu lascif,
Effraie ses serviteurs, les pourchasse et les nargue !

Laissez-moi donc m'asseoir aux tombeaux de ces dieux ;
Dans le Livre il est dit que leur mythe est odieux ;
Laissez se reposer mon front brûlant de joie.

Oui, le Soleil est mort et la Lune est mourante ;
J'ai le cœur qui frissonne et l'esprit qui rougeoit
Et voici qu'elle est morte aussi l'Onde Amarante.

El-Menzah V, café des Roses, le 27 septembre 1995

47-LA GUERRE DU VAURIEN

Regardez ! dit la voix, il dort ce guerrier preux ;
Il attend que sa femme arrive et le délasse ;
--Oh, ce feu qui me brûle ! Oh, ma jambe est donc lasse
D'avoir tant traîné dans ce champ noir et creux !

Compagnon, où es-tu ? Je t'ai su tout heureux ;
Tu buvais le nectar méprisant la mélasse ;
À nos prix tu étais le seigneur de ta classe ;
Sans rancœur ni regret tu ne fus point peureux.

Compagnon, où es-tu maintenant ? Mais tu couches
Dans le champ rouge et triste où volettent les mouches
Qui ont bu ton sang pur, répandu pour un rien.

Oyez bien ! dit la voix ; ce guerrier dit vaillant
Parla vrai, non, le feu qu'attisa le Vaurien
Ne rapporte aux soldats pas un seul sou vaillant.

El-Menzah V, café des Roses, le 27 septembre 1995

48-LA VOIX DE L'ARCHANGE

Regardez ! dit la voix ; c'était voix d'un archange ;
Cet ânon qui brait peu, marche avec un licou ;
À côté de lui marche, un carcan dans le cou,
Un peureux négrillon qui fleurit la vendange...

On l'avait arraché à son frais, clair nid d'ange
Pour le vendre au lointain au pays du coucou ;
Aussitôt qu'on le vend, on lui donne un grand coup
Sur sa tête étonnée et l'argent le vendange.

Regardez !dit la voix ; l'olivier qui sanglote,
Le figuier qui hulule et frémit la hulotte,
Le soleil tout frileux qui gémit et tremblote.

Doucement la voix parle ; on dirait comme un chant
Qui susurre et qui siffle à l'or vif du couchant
Quand vomit sirocco son feu rouge en crachant.

El-Menzah V, café des Roses, le 27 septembre 1995

49-SUPPLICATIONS

Or depuis que soleil accoucha d'un halo,
La bouche de l'infant grugea verte une amande ;
Le roi saint de l'Espagne à l'Empereur quémande
Une épée de l'empire et le feu du calot.

--Empereur généreux, recevez le falot
Qui plaît tant à mon fils ; voyez-vous, je commande
À ces mil guerriers preux ; je voudrais qu'on m'amende
Tout auprès de l'Altesse ; oh, l'infant est pâlot.

L'œil fouineur, l'Empereur est toujours taciturne ;
Son bec long de vautour a odeur de Saturne
Et le roi espagnol à genoux le supplie

Car l'infant dans l'alcôve aperçoit crocs de Mort
Et la rose en sanglots à son doigt se replie...
--Un espiègle ondin vif tôt l'étrangle et le mord. --

El-Menzah V, café des Roses, le 27 septembre 1995

50-LES CROCS

Toujours sous le rameau que fêta la Gironde
Errait l'astre aveuglé, accroché d'un filou ;
Mon épouse affirma qu'elle eut vu fuir le loup
Bien avant que tonnerre en fureur pleure ou gronde ;

Que des chiens enragés, trépignaient tout en ronde ;
Qu'un gamin s'effondra raidi, mort, les yeux flous...
Qui l'avait donc tué ?lui disais-je. --Un jaloux,
Me dit-elle ; un passant empourpré : c'est leur fronde...

Sur le ru toujours gros surnageait une truite
Que le loup écorcha...le filou...c'est la fuite
Devant l'astre errant, fou (sans qu'on pût l'approcher).

C'est la fuite éperdue du fretin parmi l'onde
Car la truite en sautant de rocher en rocher
Nageait folle évitant de ces loups croc immonde.

El-Menzah V, café des Roses, le 27 septembre 1995

51-LES VINS

Je rêve assez souvent du vieux cru de Bourgogne
Et cela m'asservit âme et cœur pour des mois,
M'enténèbre et me trouble y jetant mille émois
Et me rend ivre alors, contre un mur je me cogne ;

Je perds l'œil doucement, j'entrevois la cigogne
Dans le ciel vaste et noir enfourchant deux chamois
Plus soudés, mieux soudés que des chats siamois
Promenant sur leur queue un bras vert de gigogne.

Je rêve en vérité de la liqueur divine
Qu'on extrait du raisin-qui-croît-hors-la-ravine :
Ce vin m'insuffle au cœur vigueur et la liqueur ;

Ma vue perçante alors épinglera le ver
Qui rampe sur le mont et mon cœur sans rancœur
Ne saura plus la peur qui fleurit en hiver.

El-Menzah V, café des Roses, le 27 septembre 1995

52-LA MORT DES DIEUX (III) [L'AVEU D'OSIRIS]

De la bouche d'Isis s'écoulait flot de teigne ;
Son mari Osiris tient un long discours franc :
--Oyez bien, ô Nubiens ! je ne suis pas si grand
Et je gruge avec peine à peu près ma châtaigne ;

Égyptiens, pensez-vous qu'Osiris vite atteigne
La hauteur de ce sphinx en granit ? Je me rends
Au Prophète Envoyé élevé plus en rangs
Que les dieux égyptiens ; Allah, fais que s'éteigne

La lumière au ton bot, ord, blafard, plus que lourd !
Quant à moi, Osiris, mon gosier devient gourde ;
Prenez l'or et l'argent de ce prêtre et prêtresses

Qui mangeaient vos froments goulûment et votre orge,
Qui faisaient reflourir vos douleurs, vos détresses
Dans vos champs, vos maisons et vos fours qu'on dégorge.

El-Menzah V, café des Roses, le 27 septembre 1995

53-LES PARFUMS DU TOMBEAU

Dans la nuit du tombeau fleurissait l'anémone
Que vent bleu et timide amena du grand Nil
Car un noir boulanger édenté, au fournil
La brûlait en chantant aidé par la démonsse.

Le patron-boulangier hurle alors, s'époumone
Bien après l'apprenti qui s'endort au chenil ;
Le vent bleu soudain crie appelant Dumesnil,
Puis s'enfuit avec fleur et juron donc marmonne.

Dans la nuit du tombeau croît le musc odorant ;
Ah, sais-tu qui m'offrit ce beau musc ? C'est l'orant
Qui s'en vint en l'an vingt avec vin, thym divin.

Je quittai ce tombeau ; oh, la nuit me sourit
Et qui m'oïnt de benjoin et des fleurs de ce vin ?
Mais c'est moi, cria l'astre embaumé qui fleurit.

El-Menzah V, café des Roses, le 28 septembre 1995

54-LE BOUQUIN DU SORCIER

J'ai trois fois traversé le corridor humide
Qui conduit sans faillir à la Mer du Requin ;
J'imitais tour à tour sorcier blanc, arlequin,
Empereur wisigoth, cavalier de Numide ;

D'un burnous blanc vêtu qui couvrait ma chlamyde,
J'avais onc à sénestre un sinistre bouquin
Que m'offrit par un soir le sorcier dit rouquin :
« Lis-y donc le secret de la Grand-Pyramide ! »

M'ordonna le sorcier qui couche au corridor ;
Je lus bien le bouquin tout gravé de mots d'or
Et depuis ce jour-là je ne vis que de rêves...

Purpurins, feux fumants, loups rageurs, blessés graves,
Écrasés des soldats dont les vies étaient brèves,
Ritters fous, émirs secs, hussards blancs et burgraves...

El-Menzah V, café des Roses, le 28 septembre 1995

55-LE RÊVE ÉTRANGE DE FARÈS LE BERBÈRE

Rien n'avait dérangé le rêve du Berbère
Qui naquit dans la grotte un soir à Moularès ;
Son père, un cavalier, le prénomma Farès ;
C'était un soir épais sans l'œil d'un réverbère.

Rien n'avait dérangé cet ort rêve : un cerbère
Desséchait l'eau du Gange, emmurait Bénarès
En lampant l'œil en feu deux cruchons de xérès
Et Farès se disait qu'il était fils d'Ibère

Ramené en esclave, en Inde, il y a trois ans
Par Tamerlan-sans-Peur sur l'un de ses balzans...
(Farès sur son cheval se plaisait dans ce rêve).

Son cheval galopait, galopait dans le vent ;
Dans le ciel rougeoyant choit un corbeau et crève ;
Oh ! ce rêve, Farès le fait souvent, souvent.

El-Menzah V, café des Roses, le 28 septembre 1995

56-LES CAVALIERS ÉTRANGES

Sitôt que le coursier monté sur la ganache
Parvient les flancs fumants près de notre santon,
Je me gratte le front et me tient le menton
Afin de garder pur et blanc mon fier panache...

Dans le vaste champ gras où poussera une ache,
Le coursier est monté cette fois par Danton
Dont le fantôme errant frémit, pleure au canton
Où le sang purpurin se fendit sous sa hache ;

Par qui donc le coursier est-il monté ? Voyons !
Le chant plaintif du vent m'implore et dit : Oyez
Les conseils de l'ibis et ceux de la chouette !

Le grave ibis parla : Méfiez-vous des mésanges,
Prenez garde à cet homme à la rouge couette
Qui s'en va par les rues blasphémant les deux anges !

El-Menzah V, café des Roses, le 28 septembre 1995

57-L'HOMME PIEUX

Il traverse Paris, le front constellé, ceint
Du laurier méprisé par le marquis de Sade ;
Peu lui chaut, il côtoie la longue palissade
Qui clôt le mausolée où gît un homme saint.

Une femme a un chat qui lui tète le sein :
Son regard s'évapore ; il fait une glissade
Sur la ronce égayée par un astre maussade
Qu'éteindra le serpent par son souffle malsain.

Le front constellé, ceint d'une sainte couronne,
L'homme pieux enterra les yeux de la baronne
Et s'éprit et s'éprit d'Allah l'Un, Dieu l'Unique.

L'homme pieux enterra les yeux de la duchesse ;
Un matin il brûla une pomme punique
Et au ciel la fumée emporta sa richesse.

El-Menzah VII, café l'Émir, le 28 septembre 1995

58-LE BON DÉSERTEUR

Il dormait mon ami, il était Sarrasin ;
Il avait fui le champ où chantait la patrouille
Un chant qui sent le sang et la mort qui vous rouille ;
Il dormait mon ami et son beau cheval zain.

Sur le champ de la mort s'étalait son cousin
Qui aima tant s'enfuir mais il avait la trouille
Et son chef était froid, aussi gros que citrouille
Arrosée par les eaux de l'oued toulousain.

Lourd était le sommeil de l'ami qu'on sait saint ;
Soudain vint près de lui un fougueux spadassin
Recherchant les fuyards poursuivis par le prince ;

Mon ami jeta loin son macabre uniforme ;
Cependant je prends peur et ma dent claque et grince ;
Le traqueur ne vit rien, il partit vite en forme.

El-Menzah VII, café l'Émir, le 28 septembre 1995

59-LE LOT DES HÉROS

Au caveau tout humide où s'endort Robespierre,
Je revois des oiseaux et je pense aux corbeaux
Picorant vers sans nom, grands amis des tombeaux
Et rampant sous le marbre dévorant grains de pierre.

Au caveau de la nuit, j'entrevois la rapière
Que brandit le héros qui tient deux escabeaux ;
Robespierre, où sont donc tes yeux clairs, tes yeux beaux ?
Pourquoi donc tes yeux bleus sont-ils veufs de paupière ?

Mais que sont les héros devenus sur la terre ?
Les voici, les voilà, le caveau les atterre,
C'est le lot des humains dans la vie d'ici-bas ;

Je pensais à Danton, Robespierre et Marat ;
Vous dormez à six pieds sous la terre et si bas
Qu'on envie ces fretins de la Mer Marmara.

El-Menzah VII, café l'Émir, le 28 septembre 1995

60-CHAMP FUNÈBRE

Dessous un sycomore ou un figuier sauvage,
J'ai découvert un os, c'était un noir fémur ;
La folle du village assise au pied d'un mur
M'avait dit : « Ce jeunet était mort en veuvage ;

Son épouse était morte ; il goûta au breuvage
Qui donne à l'assoiffé un goût de cactier mûr
Qui aux temps plus qu'anciens croissaient près de Namur ;
Vois comment ce jeunet aborda au rivage. »

Sous mon frais olivier ou mon nu figuier blanc,
J'aperçus la folle ivre au corps sale et tremblant ;
Son regard était rouge, elle allait donc mourir :

Or ma bouche est cousue et mon regard humide ;
Soudain, sans réfléchir, je me mis à courir
Et j'ai su que mon sang gicla d'un saint numide.

El-Menzah VII, café l'Émir, le 28 septembre 1995

61-L'ASTRE DÉVOYÉ

Longuement, j'ai vogué sur le lac orphelin ;
Ô bel astre embaumé, je vois que tu t'écartes
Du chemin enflammé que nous traça Descartes,
Pourquoi donc as-tu fui mon regard doux, câlin ?

Étais-tu hier soir au-devant du Malin ?
L'avais-tu imité pour jouer de ses cartes ?
As-tu lu ses écrits ? As-tu lu ses pancartes ?
Tu l'as fait pour lui plaire ? Vite oins-toi de ce lin !

Sur le lac orphelin qui perdit tous les siens,
J'ai vogué lentement en pensant aux anciens ;
Le bel astre orgueilleux a perdu ses vingt fleurs.

En voguant doucement sur le lac qu'endeuillait
Le trépas des aimés qui l'ont mis tout en pleurs,
Je baisai le zéphyr au parfum blanc d'œillet.

El-Menzah VII, café Lobna, le 29 septembre 1995

62-LA FLEUR ALTIÈRE

Rendez-moi fleur altièrre à brûlure ivre et fauve
Qui s'accroît par l'amour hors-les-vents des hivers ;
Dans mon pré vague et nu délaissé des pervers,
Rendez-moi fleur altièrre à l'odeur toujours sauve.

Ne m'offrez ni le thym ni le myrte ou la mauve
Ni la fleur du jujube aux rameaux toujours verts ;
Rendez-moi donc ma fleur que connaît l'univers ;
Voulez-vous que je fuie cet ord monde et m'en sauve ?

Ah, ma fleur, je la veux, je la veux tout entière :
Son parfum, son brin vert...Rendez-moi fleur altièrè
Qui m'enivre et m'éteint à la vie de ces loups.

L'astre en pleur alentour jette un cri qui m'atteint ;
Rendez-lui bien sa fleur et gardez vos yeux flous !
Dit la voix au lointain au ton pur, argentin.

El-Menzah VII, café Lobna, le 29 septembre 1995

63-LES GENS D'ALI BABA

Ils viendront tous ce soir les gens d'Ali Baba
Pour répandre en nos bourgs leur feu noir de Mégare ;
Le voleur des voleurs, à la lèvre un cigare
S'emploiera à dresser pour ma gosse un grabat ;

Dans l'atroce échappée on criera : on abat
Les vaincus, or le char de Baba donc se gare
Dans son antre éculé ; son hussard goth s'égare
Dans la ville humiliée et passée à tabac ;

Cette atroce échappée a vu vite yeux furtifs,
Entendu des cris sourds, lamentos tout plaintifs ;
Quant à moi, sur remparts, j'attendrai de pied ferme

Tous les gens de Baba, du voleur des voleurs ;
Je les bats du râteau qu'on a pris à ma ferme
Et j'éteins les mil feux de ces noirs pétroleurs.

El-Menzah VII, café Lobna, le 29 septembre 1995

64-LE BAISER DU SAINT

Il m'a marqué le front du baiser que secrète
Son cœur doux, parfumé, coupé de part en part
Et m'a dit chaudement : « Prépare onc ton départ ;
Au pied oint du Tombeau je voudrais qu'on s'arrête ;

Conduis-moi ce cheval qui conduit la charrette
Près l'oued mielleux tout au long du rempart ;
Ah, vois-tu ce balzan ? L'astre en fleur qui donc part
Et sera à l'aurore à sept lieues de l'arête ?

Quant à moi, je suis là, j'oindrai tôt bien ta race
Du baiser sanctifié dont m'a fait don Sa Grâce ;
Je m'emploie, par Allah à vous rendre encore Homme,

Puis j'irai de ce pas m'enivrer en Son Sein
Quand j'aurai vu mon frère ardemment aimer Rome,»
Me dit bas, me dit haut clairement un vieux saint.

El-Menzah VII, café Lobna, le 29 septembre 1995

65-L'OISEAU DIVIN

L'oiseau qui plaisait tant à mon cœur chaud, vivant
A volé ce matin au-dessus de leur cave ;
Dans le ciel tremblotant, exploré mais qui bave,
Mon oiseau au chant clair a son nid au couvent ;

Quand il prend son envol, il vous nargue ce vent
Qui vous brise un sapin où se cache un fou Slave ;
Qui pourra le saisir ? Est-ce toi, guerrier hâve ?
Tu serais plus chanceux en buvant dans un van.

Mon oiseau plane au ciel, il ondoie sur la plaine
Où le loup tord la corne au bélier et la laine ;
Soudain l'oiseau fléchit son vol, il voit un loup

Et lui troue le regard, l'attaque foudroyante
De mon oiseau divin m'arrache un hallalou ;
Dans le ciel s'agitait l'étoile guerroyante.

El-Menzah VII, café Latîf, le 29 septembre 1995

66-LA MARCHE PROPHÉTIQUE

La Tribu prophétique a emporté sa tente ;
Prudemment elle avance enjambant le torrent
Vagissant de la plaine, en tête Omar l'Orant
S'en va près du Prophète à la Ville Impudente.

On marchait d'un pas vif vers la Mecque Ululante,
Accrochée à ses dieux ; le regard dévorant
Le Vallon Rocailleux, psalmodiant le Coran,
Chemina la Tribu ; ah, que l'heure était lente ;

Ont paru les remparts de la Ville Infidèle ;
Omar dit donc aux siens : « Prenons la Citadelle
Qui depuis dix-huit ans fait affront au Prophète ! »

Le Prophète à voix tendre : « Annoncez-leur qu'on fête
Cet amour d'Allah l'Un qui Sa loi renouvelle ;
Annoncez doucement aux Mecquois la Nouvelle !... »

El-Menzah VII, café Latîf, le 30 septembre 1995

67-L'ARRIVÉE DU SORCIER

Depuis que le sorcier a brisé notre encens,
Qu'il a mis notre enfant qui vagit dans son linge
Et qu'il a retourné ses longs dards contre l'ange,
Depuis que le sorcier émoussa nos cent sens,

Un diadème épineux ceignait son front puissant ;
L'empereur prit la fuite oubliant sa phalange
Qui eut peur, qui eut froid, s'engloutit dans la fange
Depuis que le sorcier chevauchait grimaçant.

Le cheval du sorcier bat la fange et galope ;
Dessus un canasson hurle et rit sa salope
Et la foule amassée vomira la, si, do.

Cet enfant pourrait-il retrouver son dodo,
Lui qui vit le sorcier percer son camarade
De son fer en trident dérobé à la rade ?

El-Menzah VII, café l'Émir, le 2 octobre 1995

68-LE SAINT ET LE SORCIER

À dos d'âne un sorcier arrive avec un mors ;
L'homme saint du Seigneur cria : « C'est à Mycène²
Qu'il est né ce sorcier, permettez que j'assène

² -Mycènes.

Au mangeur de gamins le fouet du remords ;

Voyez-le, voyez-le qui se tord, qui se mord
La queue rouge et les flancs ; admirez donc la scène !
Et vous tous apeurés, encensez Byzacène ;
Sous mes coups de fouet le sorcier sera mort. »

L'homme saint du Seigneur saisit vite un fouet
Que sa femme a caché sous un vieux, blanc rouet...
Un coup terrible et lourd s'abattit sur le crâne

Du sorcier qui s'enfuit sur le dos de son âne ;
La foule alors cria : « Seigneur, bénis les saints ! »
Les mamans tout en pleurs : « Le lait grossit nos seins. »

El-Menzah VII, café l'Émir, le 2 octobre 1995

69-LE MARIN BIENHEUREUX

Je vois tôt ressortir de la rade un marin
Qui porte autour des reins une écharpe ; est-ce un pagne ?
Devant lui fuit un chat ; une louve accompagne
L'homme étrange, hyalin, embaumé d'air marin ;

Non, m'a dit voix d'un ange ; il sent musc, romarin
Dont on oint à l'aïd la forêt, la campagne
Recouvrant l'Ifriqya au limes de l'Espagne ;
Oui, m'a dit voix d'autre ange ; il sent gui, tamarin.

Il est beau le marin parfumé, le marin ;
Doux il avance en chantant l'air lorrain ;
Brusquement sa voix tendre au parfum argentin

M'interpelle : Homme orant, je ne sens que frais thym
Qui s'accroît sous les flots, aux lueurs sous-marines,
C'est Allah qui m'a oint ; tâte alors mes narines !

El-Menzah VII, café l'Émir, le 2 octobre 1995

70-LE CATALAN PRIMITIF

Or parmi les menhirs erre un vieux Catalan ;
C'est qu'il fuit accablé le Démon, la Diablesse ;
Son front sombre est fêlé ; c'est la nuit qui le blesse ;
« Dryade, ô que j'envie, dit-il, cet ortolan

Qui ne sait la Grande-Ourse ondoyant sur Milan ;
Nymphes exquises des bois, j'erre et meurs de faiblesse ;
Par ce chêne enchaîné, prie pour que le Zab laisse
Mon front sombre et fêlé se poser sur ton flanc !

Ah, depuis que les dieux m'ont jeté ici-bas,
En rampant, je fuis, j'erre et le front toujours bas,
Je pâture épine orde en pliant les genoux. »

--Mais il n'est qu'Allah Seul, dit la Voix et c'est Nous
Qui avons tout créé : les sept cieux et la terre ;
Jusqu'à quand fuiras-tu le Divin Ministère ?

El-Menzah VII, café l'Émir, le 2 octobre 1995

71-EAU-FORTE

J'étais assis au bord d'un lac avec un Nègre ;
Chacun d'entre nous deux émiettait un gros pain ;
Le Nègre s'adossait au tronc gonflé d'un pin ;
Quant à moi, à celui d'un figuier plus que maigre.

Sur le lac à crapauds soufflait un relent aigre
Qui donnait le vertige au fier et blanc sapin ;
Le regard de mon Noir poursuivait un lapin
Qui sautait sur des rocs, regard vif, patte allègre ;

Brusquement je tirai de ma poche un pipeau :
J'entendis bêler fort sous la nue un troupeau
Qui rentrait mollement au paisible bercail ;

Mon Nègre compagnon puait l'oignon et l'ail ;
Se mourait le soleil que cachaient monts sanglants ;
Un gros chêne effrayé nous offrait tous ses glands.

El-Menzah VII, café l'Émir, le 2 octobre 1995

72-PRIÈRE POUR UN MALHEUREUX

Le voyez-vous, dit-on, il s'en va le Chinois ;
Corrodé par le feu qui naquit de l'absinthe,
Le mourant laissera sa frêle épouse enceinte
Avec dans sa cahute une amande et deux noix ;

Il s'en va sûrement et presque en tapinois,
Cependant il pria dix-sept ans dans l'enceinte :
Il avait pour lignée ascendance aimée, sainte ;
Pour enfants, petits-fils, il n'eut rien qu'un minois.

Il s'en va lentement comme avant lui Verlaine
Dont le souffle essoufflé a quitté ses grabats ;
Il s'en va le Chinois ; il s'en va tout là-bas

Au talweg au cul noir effrayant de la plaine
Où sont tous les défunts esseulés, malheureux ;
Prions donc pour qu'il ait un grand lit chaleureux !

El-Menzah VII, café l'Émir e 2octobre 1995

73-RÊVES ET CAUCHEMARS (I)

Dans la nuit de mon rêve, entends-tu qui sanglote ?
Dit ma femme enfiévrée. -- Mais c'est bien l'Aliscan
Dont l'aïeul était né dans un vieux bourg toscan ;
Entends-tu, chère épouse, entends-tu la hulotte

Que transporte entravée un voutour dans sa hotte ?
Au gosier il me souffle effrayant un boucan,
Dans la nuit de mon rêve un ergot suffocant ;
Je sue, je pue, j'ai froid ; Grand Seigneur, je tremblote.

Dans la nuit de mon rêve erre un fou qui chevrote
Qui naquit en forêt qu'il quitta pour la grotte ;
Endormi comme un roc, je ne sais si je ronfle ;

Ma poitrine oppressée de cauchemars se gonfle ;
Brusquement un coq fou lance un chant triste et tendre ;
J'ouvre un œil ; de mon lit je descends sans attendre...

Tunis, bar de Rome, le 3 octobre 1995

74-GALOPADES

Je sais pourquoi là-bas galope encor l'aurochs ;
C'est qu'il est poursuivi par la vieille bacchante
Qui arrime à son dos un tonneau d'alicante ;
Terrorisé, l'aurochs s'enfuit près de trois rocs ;

Un marabout l'a vu qui quitta le Maroc
Lui donnant à brouter une feuille d'acanthé
Que sa femme arracha quand un rai d'Alicante
Eut vomi son sang vif sur l'ortie et le froc ;

Je ne sais cependant pourquoi court l'antilope ;
Dans la steppe assoiffée je ne sais qui galope.
Sur le pré immobile et le champ vert sans fond,

Émouvant court un chant puéril et profond
Qui provient de la mer ; est-ce un chant de sirène
Ou celui de ces flots que le vent rouge égrène ?

El-Menzah IX, café Bella Vita, le 3 octobre 1995

75-LE DRAGON

Lorsqu'au pied du figuier s'arrête le dragon
Et foudroie de son œil un jeunet bien frivole,
J'aperçois un autour bec en sang qui s'envole
Vers le large horizon qui s'enfuit d'Aragon.

Aux pieds secs d'un figuier, d'un cactier patagon,
Fulminant, un dragon à l'éphèbe alors vole
Seize années parfumées ; loin de moi corbeau vole
Et pique avec fureur les récifs d'un lagon.

Le dragon est aux champs ; de sa flamme il nous brûle
L'orge ailée et le blé, le hibou qui hulule,
Le frivole et fougueux impubère acescent ;

Or la voix qu'on ne sait dit enfin : « Ô va-t'en ! »
Le dragon apeuré go s'enfuit en laissant
Des relents de poison qu'épaissit l'harmattan.

Tunis, Montfleury, café Chez Nous, le 4 octobre 1995

76-LE SAINT ET LE TYRAN REPENTI

--As-tu vu, as-tu vu la voie sainte ? ô tyran !
--Je l'ai vue, ce matin ; il y marchait un barde
Tout de blanc habillé, de satin, de bombarde ;
En passant, il me dit qu'il fuyait cet Iran

Où l'on prit son gousset en violant le tirant ;
Que sa femme y resta ; quelle était très jobarde ;
Qu'il apprit qu'on l'eut prise un matin sur guimbarde
Mortuaire au relent mystérieux, attirant.

--Tyran, combien d'enfants as-tu occis hier ?
--Homme saint, laisse-moi, je n'en suis jamais fier ;
--Je voudrais qu'Il te prenne en Sa Miséricorde ;

--Homme saint, j'ai jeté mon carquois et ma corde
Dans un noir précipice, au ravin dit sans fond ;
--Ce soir donc endors-toi d'un sommeil qui ne fond.

Tunis, Montfleury, café Chez Nous, le 4 octobre 1995

77-ILS DORMAIENT MES AMIS (I)

Ils dormaient mes amis qui revenaient du Rhin
Au flot doux qui scintille et qui chante et caquette ;
Ils dormaient mes amis, la tête en leur casquette ;
Leurs bras froids étaient lourds, leurs doigts gourds et leur rein.

Ils dormaient mes amis qui moquaient le grand train ;
Pouvaient-ils y jongler avec balle et raquette ?
Et fouler d'un pied gai leur veston ou jaquette ?...
Enviant leur joie, le train piaffa, rongea son frein.

Ils dormaient mes amis qui avaient fui la guerre ;
En fuyant, leur aîné leur parla de naguère,
De jadis où l'oiseau à la fleur fit la bise ;

Couchez-vous, leur dit-il ; attention à la bise,
À ses doigts tout en fer qui lacèrent les seigles
Pis dix mil trois cents fois que l'ergot de ces aigles.

Tunis, Montfleury, café Chez Nous, le 4 octobre 1995

78-ILS DORMAIENT MES AMIS (II)

Ils dormaient mes amis ; regardez bien la caille
Qui s'enfuit apeurée au-devant d'un essaim
De bourdons tournoyant sur un gouffre assassin
Rempli d'os et de vers rampillant sur rocaille.

Ils dormaient mes amis que huait la racaille
Qui servait l'empereur : un matin de Toussaint,
Le tyran dans l'alcôve, étendu sur coussin,
S'était ri d'Allah l'Un : vois sa peau qui s'écaille ;

Mes amis, le regard cramoisi et brûlant,
Ont pleuré doucement ; le tyran, tel uhlan,
Les frappa de sa dague acérée, de sa lance ;

Le cadet des amis dans son sang se balance ;
Un sommeil reposant, éternel ceint sa bande ;
La racaille a dansé fezzani, sarabande...

Tunis, Montfleury, café Chez Nous, le 4 octobre 1995

79-IBLÎS ET L'ANGE

J'ai touché de mon front l'escabeau purpurin
Quand l'ami m'a tendu sa coupe ort de cervoise ;
« Que de fois te priai-je, éphèbe ord qu'on pavoise
De planter ce gros cep, d'arroser ce purin ? »

« Viens tout près, mon cerveau, le fêla ton burin ;
Ta parole, homme atone, a odeur bien grivoise ;
Je voudrais m'abreuver de cette eau champenoise,
Me gaver d'eau d'Iblîs dans ce pot dit murrhin. »

De mon front lumineux j'ai touché au saint Dôme
Et l'éphèbe égarait peu à peu sa voix d'homme ;
Sur mon chef planait l'ange et Iblîs pleurnichait ;

Chez l'éphèbe un serpent cependant se nichait
Qui buvait son sang noir et mangeait sa chair tride ;
Le maudit échanton offre encor vin putride...

El-Menzah V, café des Roses, le 4 octobre 1995

80-DIALOGUE ET PRIÈRE

--Saurais-tu pourquoi donc scintilla Ganymède ?
C'est qu'au pré la fleur blanche allait vite à vau-l'eau.
--Moi, j'ai vu les béliers pâturer sans grelot
Dans le bourg écœuré qu'édifia le roi mède.

--Saurais-tu pourquoi donc nous manqua le Remède
Et qu'au pré verdoyant l'homme occit le mulot ?
--Mais pourquoi t'étonner, vieillard saint ? C'est le lot
De cet homme au cœur dur qui méprise Archimède.

Dans la voûte azurée, Ganymède onc scintille
Et le sang rouge et noir de l'enfant-loup pétille ;
Sur l'olive étêtée l'oiseau pleure et frétille.

Grand Seigneur, verse encore en mon cœur Ta Liqueur !
Ô Seigneur, je suis triste et j'ai peur du Moqueur ;
Fais, Allah que je sois bientôt veuf de rancœur !

El-Menzah V, café des Roses, le 4 octobre 1995

81-ILS DORMAIENT MES AMIS (III)

Ils dormaient mes amis sans couteau ni claymore
Sur l'herbe assassinée dans les champs de Saint Point ;
Leur regard ténébreux, tranché était leur poing ;
Leur cadet gémissait qui rêvait d'un bain maure ;

Il était jeunet pieux et son père était More ;
Il aimait à courir haïssant l'embonpoint
Mais l'armée du Führer à sa vie mit un point ;
Il n'était ni vantard ni frileux matamore.

Ils dormaient mes amis sur l'herbe assassinée ;
Lune aussi les pleurait qu'on voyait dessinée
Sur le sol purpurin, les pleurait chant du vent.

Le hibou taciturne au regard tout vivant
Hulula de douleur et son cri fut lugubre ;
En sanglot est le ciel, la nuit triste élucubre.

El-Menzah V, café des Roses, le 4 octobre 1995

82-ILS DORMAIENT MES AMIS (IV)

Ils dormaient mes amis, on les crut aux berceaux ;
Sur leur herbe empourprée, un hussard dit l'ivrogne
Les gardait simplement dans le vent qui perd trogne ;
Borgne était la nuit noire ; il pleuvait par mil seaux.

Un grossier cavalier à fusils en faisceaux
Arrive onc brusquement, le hussard se renfrogne,
Jette un long cri d'effroi plus un thym vert qu'il rogne ;
« Vieux bâtard, qu'attends-tu pour les mettre en morceaux ? »

Malgré lui, le hussard horrifié les fracasse ;
Dans sa tête ébranlée vole oiseau qui jacasse...
Ils dormaient mes amis, sur eux donc il s'acharne ;

Au cerveau vole oiseau...l'herbe en sang se décharne ;
Pis qu'un fou le hussard frappe encor de sa hache
Et depuis cet instant sur l'œil droit il se crache.

El-Menzah V, café des Roses, le 4 octobre 1995

83-LE DORMEUR DE LA GROTTES OU L'ENFANT DU VENT

J'ai rêvé de la grotte où dort l'enfant chétif
Que j'ai vu un matin danser, baver en transe ;
C'est l'enfant du vent noir qui se paît de l'errance
En hurlant au couchant un chant lourd et plaintif.

Le cheval de ce vent, nous dit-on, est rétif ;
Il galope en fumant dans la nuit au goût rance ;
Sur une aile en fureur de la pie en souffrance,
Dort l'enfant né du vent par un temps combatif.

L'enfant dort dans la grotte ; il fait rêve inquiétant ;
On lui crève un seul œil au palais du sultan
Où gémit le harem et frémit pour le vent.

L'enfant dort dans la grotte ; il fait rêve...on lui vend
Un vieillard émouvant à la bouche en fourreau ;
L'enfant sue, il a peur : devant lui un bourreau...

El-Menzah VII, café l'Émir, le 5 octobre 1995

84-AMOR ISLAMICUS

À la mémoire vénérée des 2 Omars

Le Calife à Damas se leva d'un bond preste ;
Il tenait à la main un bouquet de glaïeul
Qu'il cueillit au jardin qu'eut fleuri son Aïeul
Qui élut domicile au Royaume-où-l'on-reste.

Le Calife Omeyyade aux croyants fit un geste
Qui fleurait le benjoin, l'oliban, le tilleul
Et leur dit doucement : « Cet Hébreu est filleul
De l'État dont je suis le servent tout modeste. »

Or la foule à Damas s'écria : « Dieu Akbar ! »
Puis le juif s'en alla ; un chrétien contre un bar...
Le Calife a tout vu : « Je voudrai qu'on délivre

De ce coin miséreux ce chrétien toujours ivre ;
Donnons-lui par mois ferme un dinar du Trésor !³
Saint-Allah, je confie à Toi Seul tout mon sort. »

El-Menzah VII, café l'Émir, le octobre 199

85-L'OISELIER

Que de fois je versai mon pleur dru, déhiscent
Quand je vis repasser le long de ma fenêtre
L'oiselier grassouillet, noyé dans son bien-être
Ou tout près de mes fleurs, tout allègre, indécent ;

³ -La Liste Civile du Calife Omar ibn-Abdel-Aziz (715-717) dépassait à peine quatre dinars par mois.

Sa sénestre est adroite et tachée de mon sang ;
--Quand donc sera occis le jour qui l'a vu naître ?
--Quand sera feu verdâtre allumé par un être
De lumière et de musc au doigt pur, lactescent.

Mes sanglots, mes pleurs drus m'ont creusé les deux joues
Et je dis au zéphyr : « Je voudrais que tu joues
De ta harpe au chant doux, langoureux et puissant. »

Brusquement j'aperçois un jeune adolescent
Passer comme un éclair sur un beau cheval blanc
Et frémir l'oiselier pis qu'oison mou, tremblant.

El-Menzah VII, café l'Émir, le 5 octobre 1995

86-LES RÉSISTANTS

À la mémoire de tous les résistants pour des causes justes

*Mon pied est rouge encor des baisers de la botte,
Murmura sanglotant en mourant Jean Moulin...
Il fait froid, il pleut dru, on le couvre de lin ;
En fermant sa paupière en la fange on barbote.*

Une vieille éclopée qui ne sait la ribote
Dira vite aux amis : « Portez-le au moulin
Parfumé par ma chair ; arrêtez ce poulain...
Et moi leurs trains d'enfer, de feu je les sabote. »

Et la vieille éclopée rampilla au grand vent,
L'esprit lourd, vaporeux, le regard émouvant.
Mon pied est rouge encor des baisers de la botte...

L'éclopée au village alors hisse une hotte ;
Elle a fui les hiboux aux chants longs et funèbres ;
Le Regard du Puissant la veilla aux ténèbres.

El-Menzah VII, café l'Émir, le 5 octobre 1995

87-LE PANDOUR, LE POÈTE ET LES GENS SANS CŒUR

Sous mon balcon hurlait un hirsute pandour ;
Il était lourdement juché sur ma carriole ;
Brandissant méchamment dans sa dextre une fiole,
Rage au cœur, il me dit : « Chante encor troubadour !

Hier soir, j'ai occis dans son bain Al-Boudour ;
Le sultan son époux qui veillait sur son môle
Échappa à ma dague et s'enfuit dans sa geôle ;
Demain soir je le tue, propos vrais de Kaddour. »

Le pandour rigola de sa voix fort méchante ;
Je saisis mon seul luth dont je joue et je chante
En douleur le trépas d'Al-Boudour, la princesse.

À l'œil rouge et taquin un hibou m'a dit : « Cesse
De pleurer le trépas de ces gens veufs de cœur ! »
C'est cela ont clamé dix-neuf voix bien en chœur.

El-Menzah VII, café l'Émir, le 5 octobre 1995

88-DES PROFONDEURS OCÉANES

L'océan me renvoie une image cynique
D'un éphèbe amoureux, fougueux, frais émoulu,
Debout sur un esquif décharné, vermoulu
Que ballotte aquilon effrayant et inique.

Cette image océane affreuse est tyrannique ;
Elle écœure ort mon cœur sans vigueur et moulu
Par le sombre pressoir du gouffre amer, goulou ;
Quand l'éphèbe est noyé la mer me fait la nique.

L'océan me renvoie une voix satanique :
« Suis-je avide ? Ah !ha !ha !ha !ha !hi !bernique !... »
Mais qu'entends-je, ô Seigneur ! Un long thrène hispanique.

Je vois bien se presser dans mon chef qui bout, fume
Mon éphèbe amoureux pataugeant dans la brume
Et des corps déflorés dans le vent qui s'enrhume.

El-Menzah VII, café Latîf, le 5 octobre 1995

89-LE SEIGNEUR M'A DIT...

Il marqua mon front clair de Son Nom-Le-Plus-Sage
Et me dit en mon cœur : « Tu n'es pas un fripon ;
Tu brisas ta lance orde et jetas ton harpon ;
En parfait serviteur, tu entends Mon Message ;

Tu n'as point forniqué et l'amour du cuissage
Ne te fait point vibrer ni celui du jupon ;
Serviteur bien-aimé, tu franchis donc le Pont
Aussi prompt que l'éclair ; blanc sera ton visage ;

Mon Coran, tu le lis, cœur fleuri par l'honneur ;
Serviteur bien-aimé, tu verras ton Seigneur ;
À cette heure où païens maudiront leur Iblîs,

Tu auras une alcôve à l'odeur d'un frais lys ;
À cette heure où Géhenne aura feu noir, vorace,
Tu seras près de Moi avec ceux de ta race. »

El-Menzah VII, café Latif, le 5 octobre 1995

90-CHANTS D'IVRESSE

Les soupirs de l'archange et les lueurs de l'âtre
Arrachent de mon cœur des centaines de vœux.
Oui, j'aime les versets du Saint Livre et je veux
Fuir la bête endormie en mon cœur qui folâtre

Et ne plus m'attarder au funeste théâtre
Où nous joue une scène un acteur tout baveux.
Les soupirs de l'archange arrachent mes aveux :
Non, mon cœur ne peut voir ce cabotin bellâtre.

Les soupirs de l'archange arrachent de mon âme
Des chants de grande ivresse et j'oublie *meinen Name*.
Le vent, avec l'archange, envoie ses longs soupirs ;

Tous les saints en sont soûls, qu'ils soient Cheikhs, qu'ils soient Pîrs.
De Ta Grâce épandue en Tes cieux, sur Ta terre
Ceins-moi vite, ô Seigneur, je suis nu, solitaire.

El-Menzah VII, café Latîf, le 5 octobre 1995

91-RÊVES ET CAUCHEMARS (II)

J'ai rêvé de la grotte où se cache la troupe
Qui avale à longs traits le sang de mon troupeau,
Celui des laboureurs amoureux du pipeau
Et qui mêlent gaiement les bergers à leur groupe.

J'ai rêvé de la grotte où la troupe se groupe,
Puis hurle atrocement ainsi qu'en un tripot
Et moi naïvement, peureux, j'apporte un pot
De fleurs au chef qui tient son cheval par la croupe.

Cela m'emplit le cœur de terreur ; c'est sinistre ;
Une fois j'ai rêvé qu'on tuait un ministre ;
Cauchemars biscornus, effrayants ou bizarres...

Je vendis ma maison ; on m'avança des arrhes ;
Un matin, j'enroulais un guéret, triste, immense
Pendant qu'un oiseau roucoulait sa romance...

El-Menzah VII, café des Roses, le 6 octobre 1995

92-LE VOL DU DJINN

Depuis qu'un djinn noueux vola notre génisse,
En cela assisté par un fier, laid lutin,
Depuis que le djinn noir emporta son butin,
Mon berger numidique attrapa la jaunisse ;

Son cerveau se fêla ; son esprit devint nice
Et son ventre enflammé se déclara mutin ;
Son épouse en fureur eut connu leur putain
Pour dormir chaque soir chez sa sœur pythonisse.

Pourquoi le djinn encor nous vola-t-il un veau ?
Le sorcier du faubourg soutient qu'il est nouveau,
Qu'il apprendra bientôt qui il faudra voler.

Je marchais dans la rue, au ciel je vois voler
Un menu rossignol qui frissonne et qui chante ;
Le simoun tue son chant de sa main desséchante.

El-Menzah V, café des Roses, le 6 octobre 1995

94-VISIONS BRUMEUSES (I)

J'étais assis chantant ; l'eau tombait goutte à goutte
Des becs noirs, aiguisés de quatre à six faucons ;
Mais étais-je éveillé ? Près de moi trois cocons
Que le vent émouvant jette au ciel qui s'égoutte.

Ma jambe était de bois ; je souffrais de la goûte ;
Le nuage en pleurant a largué des flocons
Épineux, inquiétants qui brisaient les flacons
Du sorcier éborgné dont l'œil creux vous dégoûte ;

Ma jambe est donc de bois et à peine je marche ;
L'eau tombait goutte à goutte au-dessus de leur marche ;
Quand sera donc brisé le bec noir, aiguisé

De cet homme-ogron-loup en agneau déguisé ?
Ah, quand refleuriront les fleurons de septembre ?
Quand Seigneur m'oindras-Tu âme et cœur de Ton ambre ?

El-Menzah V, café des Roses, le octobre 1995

95-VISIONS BRUMEUSES (II)

Or rien n'a dérangé cette infirmière rousse
Ni ce vieux prisonnier assoupi au parloir
Ni geôlier tout noirci arpentant le couloir
Car la foule affamée, assoiffée a la frousse ;

Rien n'avait dérangé la lionne en la brousse
Ni le lourd éléphant ni rusé fils de loir ;
Regardez ce chasseur qui traînait son saloir,
Son fusil, ses filets, les outils de sa trousse !

Il marchait prudemment évitant épineux,
Chef fumeux, alourdi, gorge en feu tout en nœuds,
Il suivait patiemment deux joyeux lionceaux ;

Brusquement au tropique il a plu à grands seaux ;
Sous un arbre il se cache et jette sa courroie ;
--L'œil du feu coléreux le brûle onc, le foudroie. --

El-Menzah V, café des Roses, le 6 octobre 1995

96-LA FUIITE DE LA PRINCESSE

La princesse avait fui vêtue de sa pelisse ;
Son cou était orné d'un collier de santal
Qu'un eunuque apporta de son pays natal ;
La princesse avait fui sur un frêle esquif lisse.

Sur la vague enragée que le vent gifle et plisse,
La princesse avait fui le palais marital :
Le sultan étant fier, soupçonneux et brutal,
S'empourprait pour un peu que l'imam le polisse.

Le palais est en deuil ; le sultan est furieux ;
Aux portails sont collés les favoris curieux ;
Concubine bien-aimée se pavane et détone

Car on était au mois qui annonçait l'automne.
Le grand sultan brutal fracassa son beau trône
Et son sceptre argenté plus sa vieille couronne.

El-Menzah V, café des Roses, le 6 octobre 1995

97-LES MÉFAITS DU GOUROU (I)

Homme saint, connais-tu la femme qui racole
Les passants mal aimés ? Elle aurait cheveux roux ;
Son regard de duvet éloigne le courroux
De l'errant des grand-rues qui mendie et picole.

Homme saint, connais-tu cette lugubre école ?
C'était là qu'elle apprit à voir quand un gourou
La happa un matin ainsi qu'un loup-garou
Happe un gras, vif poulain qui aux champs caracole.

Homme saint, connais-tu cette belle putain
Qu'un gourou a mordue par un triste matin ?
Où que j'aïlle, ô Seigneur, les gourous sont nombreux :

Dans les champs, dans les prés, le long des murs ombrés...
Sous leurs pas geint le sol ; là-haut geint le ciel blanc.
Devant eux fuit le coq qui s'é gare en tremblant.

El-Menzah IX, café Bella Vita, le 6 octobre 1995

98-LES MÉFAITS DU GOUROU (II)

Le gourou monte enfin son cheval qui galope
À travers les blés mûrs aux épis lourds et gros ;
Brusquement le cheval du gourou est au trot :
Une femme passait au regard d'antilope.

Le gourou à cheval aussi laid qu'un cyclope
Fait sortir de son ventre un bruit lourd, puis trois rots
Qui font peur aux blés mûrs, les mordant comme un croc :
« Par Iblîs, par Iblîs, ce sera ma salope ! »

Vers elle il fait dix pas, lui murmure à l'oreille :
« Voudrais-tu, ô femme être à nulle autre pareille ?... »
--Nul ne sut, vraiment su ce qu'Iblîs lui a dit. --

La femme après ce jour parlait du paradis
Qu'Iblîs lui a offert (mais avec quelle grâce !)
À elle et aux putains que le soleil harasse.

El-Menzah IX, café Bella Vita, le 6 octobre 1995

99-IBLÎS

Regardez-le !dit-elle, il cueille un nénuphar,
Écrase un épi d'orge et un épi de seigle ;
Bientôt, il montera sur l'aile de cet aigle
Qui défie le nuage inquiétant et blafard.

Il mettra sur sa joue une couche de fard
Pour tromper l'ennemi infidèle et espiègle ;
Il ira vivement briser la blanche règle
Pour baiser dans son lit l'officier Putiphar.

Il cueille un nénuphar et brise un épi d'orge ;
Il ascend avec l'aigle et attise sa forge ;
C'est Iblîs, le roi noir qui dans les cieux vadrouille ;

Regardez !dit la voix, son corps sera de rouille ;
Ses amants brûleront en Géhenne profonde...
--Ô Seigneur, absous-moi ! Qu'en Tes Noms Saints je fonde !--

El-Menzah IX, café Bella Vita, le 6 octobre 1995

APPARITION

Déflorant me fenêtre,
À l'arrivée du soir,
Sur un char noir, un être
Près de moi vient s'asseoir

Et de sa main fragile
Brûler mon pull-over ;
Oh, cette main d'argile,
De cendre et de bois vert !

Mon cœur est fou d'angoisse ;
--Qui fait trembler mon cœur ?
--Le char, le soir, la poisse,
Leurs voix qui crient en chœur...

Déflorant ma fenêtre,
À l'arrivée du soir,
Sur un char noir, un être
Près de moi vient s'asseoir.

El-Menzah VII, café Lobna, le 17 mai 1995

PAYSAGE DE GRAND FROID CANADIEN

Le bois de charme
Voit mourir ses fleurs roses ;
Triste est sa larme
Et ses yeux sont moroses.

La neige *blanche*
Fleurit sous les grands bois ;
Le gros daim flanche
Et se brise les bois.

Le gras trappeur
Debout sur son traîneau
Soudain prend peur
Et pense à son Hainaut

Chaud et lointain.
Dans la Contrée très froide,
Son pas certain
Devient gourde, pesant, roide

Et sa dent claque ;
L'haleine du Grand Nord
Fige une flaque
De sang d'un loup *minor*.

Le bois de charme
Voit mourir ses fleurs rose ;
Triste est sa larme
Et ses yeux sont moroses.

DIALOGUE AVEC L'ARCHANGE

Archange aimé d'Allah, m'aimeras-tu encore ?

Mais oui, aussi longtemps que le blé se picore.

Archange aimé d'Allah, de moi est-Il content ?

Lui-Même te l'a dit un matin sans autan.

Archange aimé d'Allah, quand pour moi viendra l'heure ?
Mais quand tu entendras le gouffre amer qui pleure.

Archange aimé d'Allah, quand mourra l'oiseau blanc ?
Quand ce mont à turban perd son sénestre flanc.

Archange aimé d'Allah, quand sera l'ours en pleurs ?
Quand sous ses pieds de feu expireront tes fleurs.

Archange aimé d'Allah, quand mourra l'oiseau noir ?
Quand l'ogron qui corrompt quittera son manoir.

Archange aimé d'Allah, quand fuiront les gourous ?
Quand le sage enfouira en son sein son courroux.

Archange aimé d'Allah, dis quand l'astre s'éteint !
Quand cet encens perdra son parfum et ce thym.

Archange aimé d'Allah, quand s'éteindront les cieux ?
Quand le char de la nuit brisera ses essieux.

Archange aimé d'Allah, que feras-tu ce soir ?
Je brûlerai du musc dans l'antique encensoir.

Archange aimé d'Allah, que fais-tu ce matin ?
Dans l'antique encensoir je brûlerai du thym.

Tunis, café du 135, rue Bâb al-Falla, octobre 1995

TABLE

1-LA FUITE.....	7
2-LE CANTIQUÉ ANDALOU.....	8
3-LE LÉPREUX.....	9
4-L'ARTISTE MIRACULÉ.....	10
5-LE RÊVE ÉTRANGE (I).....	11
6-LE RÊVE ÉTRANGE (II).....	12

7-MISERERE.....	13
8-LE TRIOMPHE D'ÉNÉE.....	14
9-EXTINCTION DANS L'AMOUR.....	15
10-SOUVENIRS DE TROIE.....	16
11-LE CORRÉGIDOR.....	17
12-LA FLEUR BLEUE.....	18
13-NAISSANCE D'UN SONNET.....	19
14-LA LUTTE CONTRE LA VIPÈRE.....	20
15-LA PEUR ENVAHISSANTE.....	21
16-SAINTE RÂBIA.....	22
17-LA LIGUE ÉCOLOCIDE.....	23
18-LE GLADIATEUR OU LA FOULE MÉCONTENTE.....	24
19-LE RÊVE ÉTRANGE (III).....	25
20-RÉTROSPECTIVE.....	26
21-L'ERRANT.....	26
22-INSPIRATIONS DE SOUK.....	27
23-LE SORCIER.....	28
24-LE PRÊTRE DES SORCIERS.....	29
25-LE PASSAGE DE L'ARCHANGE.....	30
26-L'ASTRE BLANC.....	31
27-ALEXANDRE ET SON ARMÉE.....	32
28-LA FORÊT DE LA VIE.....	33
29-LA VOIX ET LA DJINNESSE.....	34
30-LA DJINNESSE.....	35
31-LE REFUGE.....	36
32-PRIÈRE MYSTIQUE.....	37
33-LES VIVATS.....	38
34-ACCÈS MYSTIQUES.....	39
35-LE CHANT DU MUEZZIN.....	40
36-LA PEUR.....	41

37-LA PRÊTESSE ET LA DANSE DES GUERRIERS.....	42
38-LE CHEF DE TRIBU.....	43
39-À SAINTE-HÉLÈNE.....	44
40-AU SÉRAIL.....	45
41-LA COURSE FATALE.....	46
42-VISIONS (I).....	47
43-VISIONS (II).....	48
44-VISIONS (III).....	49
45-LA MORT DES DIEUX (I).....	50
46-LA MORT DES DIEUX (II).....	51
47-LES VAURIENS.....	52
48-LA VOIX DE L'ARCHANGE.....	53
49-SUPPLICATIONS.....	54
50-LES CROCS.....	55
51-VINS.....	56
52-LA MORT DES DIEUX (III).....	57
53-LES PARFUMS DU TOMBEAU.....	58
54-LE BOUQUIN DU SORCIER.....	59
55-LE RÊVE DE FARÈS LE BERBÈRE.....	60
56-LES CAVALIERS ÉTRANGES.....	61
57-L'HOMME PIEUX.....	62
58-LE DÉSERTEUR.....	63
59-LE LOT DES HÉROS.....	64
60-LE CHAMP FUNÈBRE.....	65
61-L'ASTRE DÉVOYÉ.....	66
62-LA FLEUR ALTIÈRE.....	67
63-LES GENS D'ALI BABA.....	68
64-LE BAISER DU SAINT.....	69
65-L'OISEAU DIVIN.....	70
66-LA MARCHÉ PROPHÉTIQUE.....	71

67-L'ARRIVÉE DU SORCIER.....	72
68-LE SAINT ET LE SORCIER.....	73
69-LE MARIN BIENHEUREUX.....	74
70-LE CATALAN PRIMITIF.....	75
71-EAU-FORTE.....	76
72-PRIÈRE POUR UN MALHEUREUX.....	77
73-RÊVES ET CAUCHEMARS (I).....	78
74-GALOPADES.....	79
75-LE DRAGON.....	80
76-LE SAINT ET LE TYRAN REPENTI.....	81
77-ILS DORMAIENT MES AMIS (I).....	82
78-ILS DORMAIENT MES AMIS (II).....	83
79-IBLÎS ET L'ANGE.....	84
80-DIALOGUE ET PRIÈRE.....	85
81-ILS DORMAIENT MES AMIS (III).....	86
82-ILS DORMAIENT MES AMIS (IV).....	87
83-LES DORMEURS DE LA GROTTÉ.....	88
84-AMOR ISLAMICUS.....	89
85-L'OISELIER.....	90
86-LES RÉSISTANTS.....	91
87-LE PANDOUR, LE POÈTE ET LES GENS SANS CŒUR...92	
88-DES PROFONDEURS OCÉANES.....	93
89-LE SEIGNEUR M'ADIT.....	94
90-CHANTS D'IVRESSE.....	95
91-RÊVES ET CAUCHEMARS (II).....	96
92-LE VOL DU DJINN.....	97
93-L'ÉMIR ET LE ROI.....	98
94-VISIONS BRUMEUSES (I).....	99
95-VISIONS BRUMEUSES (II).....	100
96-LA FUITE DE LA PRINCESSE.....	101

97-LES MÉFAITS DU GOUROU (I).....	102
98-LES MÉFAITS DU GOUROU (II).....	103
99-IBLÎS.....	104
APPARITION.....	105
PAYSAGE DE GRAND FROID CANADIEN.....	106
DIALOGUE AVEC L'ARCHANGE.....	107
TABLE.....	109